

De la plage et des clichés

Bernard Arcand et Serge Bouchard, *De nouveaux lieux communs*, Montréal, Boréal, 1994, 229 pages.

Bernard Arcand et Serge Bouchard, *Du pâté chinois, du baseball et autres lieux communs*, 1995, 210 pages.

Réjean Beaudoin

Volume 38, numéro 3 (225), juin 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32462ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1996). Compte rendu de [De la plage et des clichés / Bernard Arcand et Serge Bouchard, *De nouveaux lieux communs*, Montréal, Boréal, 1994, 229 pages. / Bernard Arcand et Serge Bouchard, *Du pâté chinois, du baseball et autres lieux communs*, 1995, 210 pages.] *Liberté*, 38(3), 178–184.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

DE LA PLAGE ET DES CLICHÉS

Bernard Arcand et Serge Bouchard, De nouveaux lieux communs, Montréal, Boréal, 1994, 229 pages; Du pâté chinois, du baseball et autres lieux communs, 1995, 210 pages.

L'Europe a mis un temps considérable avant de mettre au point le hachis Parmentier. Il lui fallait digérer et la patate et le bœuf haché. La découverte de l'Amérique allait ouvrir encore plus de voies et repousser plus loin les frontières de la géographie culinaire. Car tandis que l'Europe concoctait sa recette populaire, ici, en Amérique, on mariait le « pemmican » (maïs et viande) au hachis des vieux pays. Cela donne le pâté chinois moderne. À ce titre, au chapitre des fourneaux traditionnels, le pâté chinois devrait être classé, homologué, protégé par le ministère des Affaires culturelles.

B. Arcand et S. Bouchard, *Du pâté chinois*, p. 15.

La littérature se nourrit indifféremment d'idées toutes faites et d'aperçus inédits, mais c'est pour mieux les dissoudre et les fondre en quelque chose d'autre, procurant ainsi aux couleurs du jour une longévité qui n'était pas dans leur première nature. La vivacité des

mots de la tribu, même épurée par la poésie, est quand même soumise au courant qui emporte les hommes et les choses. C'est le texte écrit qui retient un peu plus longtemps la substance de ce qui reste quand tout a disparu. Je me souviens d'avoir entendu cette définition de la culture à l'école. C'était en un temps où l'on refusait de confondre la voix des muses et la publicité.

Qu'est-ce qui est en même temps massif comme le roc et aussi invisible qu'un pur esprit? Les lieux communs ont la curieuse propriété d'être à la fois imperceptibles et incontournable. Tout le monde s'y frotte mais personne ne daigne les apercevoir. Il n'est pas du tout question de les scruter ni de les étudier comme une espèce rare. Bernard Arcand et Serge Bouchard pensent le contraire: il vaut la peine de se pencher sur ces points aveugles de la vie quotidienne. Ils y ont consacré plusieurs livres et le sujet paraît inépuisable. Les lieux communs sont-ils en nombre fini ou infini? Mais n'allons pas trop vite en affaire, car les auteurs semblent s'inspirer d'abord d'une longue et minutieuse observation, bien que leurs textes ne soient jamais lourds ni emberlificotés. Les lieux communs pèsent déjà bien assez par eux-mêmes sans qu'on en rajoute. Ils pèsent, mais sans insister, si bien que leur gravité finit par épouser le parfait naturel de leur application universelle, comme la loi de Newton. Un jour – je risque cette prédiction –, Arcand et Bouchard nous apprendront l'histoire de la fameuse pomme qui chut sur la tête du physicien...

Ils traitent du ciel et de la neige, de la pluie et du beau temps, du rasoir et de la fidélité, des mouches et du crapaud, de la plante verte et du dictionnaire, du pneu et du béton. Ils font parler l'information si souvent muette de nos télécommunications embrouillées. Ce sont de grands artistes de la plume à deux mains,

instrument assez difficile à maîtriser en littérature. Leurs livres sont faits de courts segments de textes juxtaposés et signés de l'un des deux auteurs, bien que l'ensemble de l'œuvre obéisse à une visée commune. Le tout conserve l'allure du dialogue, mais dans un échange curieusement privé de sa fonction phatique (celle qui consiste à maintenir le contact entre les interlocuteurs, dans la célèbre théorie de Jakobson) : c'est une sorte de conversation où chaque interlocuteur serait attentif à la seule continuité de sa propre voix, l'étonnant étant justement que ces partitions entrecroisées se répondent à la manière de chants d'oiseaux. On entend l'écho de la voix de l'un dans la série des modulations reprises et développées par l'autre. Moins discursive qu'incantatoire, la langue des auteurs est résolument ludique. C'est dire qu'il s'agit là d'une œuvre qui appartient de bon droit à la littérature.

On découvre que l'univers moderne conserve des réserves de primitivisme sous le vernis de ses inventions les plus raffinées. « Comment peut-on être moderne ? », se demande-t-on à la lecture d'Arcand et Bouchard. Les lieux communs occupent-ils la place des mythes dans les sociétés qui se vantent de n'en avoir plus ? Tout cela n'est pas sans rappeler l'Europe du XVIII^e siècle, lorsque Montesquieu écrivit ses *Lettres persanes*. L'auteur de *L'Esprit des lois* inventa la distance qui manquait à ses contemporains pour leur faire saisir leur originalité méconnue. C'est que le lieu commun est d'abord une trouvaille avant de se dégrader en cliché et que sa lourdeur résiste mal au fil de la plume qui sait y déceler « l'infini de l'ordinaire », où se trouve « notre profonde vérité, car c'est dans le banal que loge le remarquable ». (*Du pâté chinois*, p. 12)

L'idée tenace de l'insignifiance du lieu commun est sans doute l'ultime lieu commun. En fait, le lieu

commun est une création du génie collectif, comme la sagesse des proverbes et l'antique fabulation des mythes. Dans nos sociétés médiatisées et par conséquent privées de communication interpersonnelle, chacun étant branché sur son réseau d'informations atomisées, le lieu commun n'est plus une parole mais une technologie. Les discours y deviennent de plus en plus solidaires des modes d'habitation ou de transport, des outils, des équipements et des marchés qui déterminent leur distribution. Les lieux communs ne composent plus des récits fabuleux, mais des rêves matérialisés. Tels sont désormais nos morales et nos maximes, nos fables et nos récits de voyages. Arcand et Bouchard en font une encyclopédie de la vie ordinaire de notre époque virtuellement programmée. Des machines et des machins tiennent lieu de religion et de philosophie aux esprits confus qui habitent le monde où nous sommes. « La poubelle sous forme de bac roulant représente une amélioration indéniable » (*Du pâté chinois*, p. 209), affirme imperturbablement Bernard Arcand. Ces énoncés s'enfoncent comme un clou bien martelé. On ne les voit pas toujours venir et on se retrouve crucifié sur le toit, là où l'intempérie peut sévir en toute saison. Mais le lecteur entend quand même une irrésistible nuance d'ironie dans des analyses subtiles et solidement documentées qui nous apprennent que « Le Québec, qui n'a qu'un peu plus de six millions d'habitants, met chaque année au rebut un peu plus de six millions de pneus. » (*De nouveaux lieux communs*, p. 118)

Les lieux communs sont des formations nuageuses et la méditation de leur leçon mène tout droit à l'imagination éthérée, même si l'amateur de lieux communs s'arme de tout le fardeau de sa science avant de chasser la petite bête. Arcand et Bouchard ne font pas preuve de désinvolture devant le savoir, mais ils savent que la

connaissance et la fumée se valent: il ne faut user des deux qu'avec la plus grande précaution et surtout «éviter d'inhaler», comme Santé Canada le rappelle régulièrement aux consommateurs de tabac, négligeant cependant les dangers tout aussi dévastateurs qui résultent des émanations scientifiques suspendues dans l'atmosphère. Ce qui importe, c'est la réserve qu'il faut ménager en deçà ou au-delà de son propre savoir. N'empêche qu'on se demande à les lire sur quelle planète peuvent bien habiter ces anthropologues, c'est-à-dire comment ils font pour étudier les hommes du point de vue de Sirius. *Micromégas* n'est pas l'œuvre d'un extra-terrestre...

Les auteurs donnent l'impression de renouveler et de rafraîchir les sujets qu'ils abordent tout en les démystifiant, ce qui n'est pas le moindre profit de leur entreprise. Il faut de l'humour et de la distance pour parler des lieux communs, mais pas de badinage ni d'histoires à dormir debout. Les deux anthropologues sont en mission sur un terrain civilisé. Que trouvent-ils? Une horde sauvage dont ils se font les apprentis sorciers! Des rituels de la chasse au gros gibier jusqu'aux prévisions de la météo, la société moderne est beaucoup plus exotique que les peuples des montagnes et les nomades du désert. La perspective des amateurs de lieux communs, c'est que la fin est toujours proche, mais qu'il ne sert à rien de faire pénitence: c'est avec enthousiasme que le monde court à sa perte depuis l'origine. Du point de vue littéraire, cela donne une prose alerte, mobile et toujours à l'affût de ce qui fait question. À regarder vivre notre époque de cette façon, on se sent immédiatement libre de toute attache, tant la folie de nos semblables est à la fois évidente et sans remède. Vu par les yeux globuleux du crapaud, le train du siècle ne va certainement nulle part et les contes

d'aujourd'hui ne tiennent plus leurs promesses de princes charmants et de familles heureuses où naîtront de nombreux enfants.

L'histoire n'a pas retenu le nom de l'inventeur de l'expression : « Qui va à la chasse perd sa place ! » (...) Il serait aujourd'hui de meilleur ton d'énoncer plutôt : « Il faut aller à la chasse pour se trouver une place ! » (...) Les chasseurs de têtes modernes essaient de vous recruter pour un poste prestigieux et leurs tableaux de chasse accueillent surtout les cadres supérieurs. Et l'on répète couramment que cette jungle n'est pas facile, que chacun détient son permis et s'imagine être un fauve lâché. Toutefois, on croit savoir aussi que toutes les chasses sont bien gardées et que le chasseur qui va à la chasse cherche sa place comme son chien. Et tout cela probablement parce que, dicton pour dicton, c'est peut-être vrai au fond qu'il revient au galop. (Du pâté chinois, p. 99)

Je ne sais pas de quoi la route qui me ramène à la maison sera faite. Je viens de passer quelques jours à lire ces livres au bord d'une petite plage, sur la côte ouest de l'île de Vancouver. J'y ai surtout fait la chasse aux images, passant de longues heures à contempler les jeux de la vague avec les massifs rocheux, levant souvent les yeux des pages hilarantes que je dévorais entre les scènes de ce spectacle continu : ciel sale, nuages inconcevables, océan tour à tour calme ou furieux. Demain, je vais renouer mon tête-à-tête avec le téléjournal et... les lieux communs. Je garde un souvenir inoubliable de cette plage au bout d'un continent. J'ai même tâché de la décrire, sans beaucoup de succès, à vrai dire : un assez pauvre exercice de style. En relisant ma description, je m'aperçois avec horreur qu'elle

déborde de clichés. Pendant que je l'écrivais, j'étais fermement convaincu de ne retenir que la matière vibrante de mes observations. Bref, j'étais content de mes phrases parce que je ne les lisais pas, trop occupé que j'étais à les truffer de facilités et d'artifices que je prenais tout bêtement pour d'habiles traductions des tableaux prodigieux que j'avais sous les yeux. Chaque fois que j'ai cédé à ma longue fascination de la mer, je n'ai donc rien vu. Ma description en témoigne brutalement : mon texte ne contient que des métaphores creuses et des choses déjà vues. En fait, ce qui me dérange le plus, ce n'est pas que mon ébauche marine soit ratée : c'est qu'elle ne garde presque aucune trace de ce qui a occupé mon regard pendant ces journées délicieusement oisives. Cette petite épreuve littéraire ne fait que confirmer cruellement, comme s'il en était besoin, l'empire redoutable du lieu commun.